

LE VOYAGE DE LA FLAQUE

Il fallait vraiment bien chercher pour dénicher la seule flaque encore existante au cœur du marais des hauts plateaux. Et pourtant, la veille, cette flaque avait l'envergure d'une mare. Et l'avant-veille, cette mare pouvait même être considérée comme un petit étang. Le mot « flaque » ne faisait pas partie du vocabulaire ambiant. Au sein du marais, c'était un mot tabou, annonciateur d'une disparition prochaine.

Curieusement, les jours suivants, malgré un soleil de plomb, la flaque était toujours là, bien vivante. La seule explication rationnelle à une telle persistance était que cette flaque se sentait investie d'une mission. Elle voulait changer le cours des choses. Tout le monde avait trouvé normal que le marais des hauts plateaux distribue généreusement son eau dans les plaines en contrebas. Mais, maintenant que son assèchement semblait inéluctable, il était urgent d'agir ; il fallait que les ruisseaux et les rivières environnantes remboursent leur dû, qu'elles aient la gratitude, l'élégance même de remonter jusqu'à leurs sources taries du haut marais pour les réalimenter. Malgré sa petite taille, la flaque s'estimait capable de les convaincre.

Un oiseau, sans doute attiré par une si belle énergie, vint y tremper son bec.

La flaque se sentit attaquée dans son intégrité. Elle prit un ton menaçant: « Ne t'avise pas de me dérober une seule goutte. »

Elle avait affaire à un oiseau moqueur. « Ah bon, et qu'est-ce qui va se passer, tu vas appeler tes parents, peut-être ? »

La flaque n'était pas sans savoir que le masque de la moquerie est souvent porté par des âmes trop sensibles. Elle en joua.

« De quels parents parles-tu ? Je n'en ai plus. Mon père était un étang et ma mère une mare. Je ne les verrai plus jamais, ils se sont évaporés. Je suis obligée de me former par moi-même. »

L'oiseau, profondément troublé, ne put que balbutier: « Tu as déjà une belle forme de flaque... euh... on te sent d'attaque... C'est sûr, tu ne vas pas rester longtemps dans ce cloaque. »

— Tu ne peux pas répéter ? demanda la flaque, je ne t'entends pas bien ; c'est peut-être parce que tu as la tête à l'envers.

— Je ne suis pas à l'envers, dit l'oiseau, c'est ta façon de réfléchir qui te fait me voir ainsi.

— Tu veux dire que je réfléchis à l'envers ? Quel plaisir tu me fais, moi qui ai pour ambition d'inverser le cours des choses. »

Hasard ou pas, à cet instant précis, un coup de tonnerre déchira le ciel. L'oiseau s'envola et une violente pluie rebondit sur les terres trop sèches. La flaque fut emportée par les ruisselements et échoua dans un tout petit ruisseau. Un poisson vint près d'elle. « Adieu, chère petite flaque, repose en paix. » Puis ce fut au tour d'une grenouille. « Profite bien de tes derniers instants, n'aie aucun regret. »

La flaque ne comprenait rien à ce charabia ; ce qu'elle attendait, c'était de recevoir des paroles de bienvenue et d'encouragement devant la témérité de la mission qu'elle s'était assignée.

Le gros œil d'une autre grenouille confortablement installée dans son nénuphar l'avertit de la gravité de la situation. « Oh ? une petite flaque en train de se faire avaler par un ruisseau. Comme c'est intéressant, c'est la première fois que j'y assiste en direct. »

La flaque se voyait pourtant toujours parfaitement flaque. Prête à agir dès qu'elle sentirait son intégrité menacée, elle continuait de se laisser porter par les eaux glaciales d'un ruisseau soudainement gonflé par les précipitations orageuses. Elle était réconfortée par cette différence de température. « Tant que je sentirai cet écart, cela voudra dire que je suis toujours une flaque. Autrement, je n'aurais plus qu'à me dissoudre dans le ruisseau ; je perdrais ma conscience. »

Le soir commençait à tomber. La flaque découvrait, émerveillée, que son nouvel environnement se composait d'un enchevêtrement de plus en plus intense de formes végétales dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence.

Cernée brutalement par l'obscurité, la flaque se chercha des points de repère.

Au lointain, elle vit deux points jaunes incandescents. Elle s'en approcha tout en maintenant une distance de sécurité ; la largeur conquise par le cours d'eau le lui permettait depuis peu. Sur un tronc d'arbre mort renversé en travers du ruisseau se tenait un animal de nuit. C'était une ombre à longs poils dont les yeux perçants constituaient le centre de gravité.

Leur force magnétique avait pris la flaque dans leur orbite. Soudain, se détachant d'un cou tendu à l'extrême, les puissantes mâchoires de l'animal s'ouvrirent pour laisser échapper un cri, ou plutôt une plainte, une plainte infinie qui résonna au cœur de la forêt. La flaque en eut des frissons. Elle ne savait pas que, chaque soir, sur son tronc d'arbre renversé, l'animal de nuit avait en charge de signaler à tous la fin de la journée. Elle ne comprit pas qu'il ne faisait que tenir son rôle du mieux qu'il le pouvait. Elle s'imagina au contraire se trouver en présence d'un être en proie au désespoir, lançant un ultime cri de détresse avant de commettre l'irréparable. « Ne pleure pas, lui dit-elle d'une voix douce mais assurée. Je t'ai entendu. Mon action va changer le monde. Le cours des choses va s'inverser ; les rivières, les ruisseaux vont remonter jusqu'à leur source. Le vent d'une vie nouvelle va bientôt souffler et sécher tes larmes. » L'animal de nuit en fut frappé de stupeur. Le poil en bataille, bien cramponné sur ses pattes arrière, il plongea sa gueule dans la flaque et se mit à la mordre comme pour la déchiqueter. Il ne faisait que disloquer son propre reflet. Devant son impuissance, il referma les mâchoires d'un coup sec et, la queue entre les jambes, quitta précipitamment sa position pour rejoindre une sapinière dans laquelle se dressait une haute fourmilière. C'était la conscience de la forêt. Connecté aux autres fourmilières par un tissu d'innombrables galeries, son réseau s'étendait dans toute la forêt.

Quand l'animal de nuit l'informa des intentions révolutionnaires de la flaque, la réponse de la fourmilière fut immédiate : « Il faut la faire taire, cette flaque. Tu n'aurais pas dû la mordre ; on ne sait pas ce qu'elle contient, elle

aurait pu déposer son poison en toi.

— Mais comment la réduire au silence ?

— Rien de plus facile, répondit la fourmilière. » Aussitôt, elle mit ses meilleures ouvrières au travail pour récolter différents pollens, poussières de champignons et autres poudres naturelles au fort pouvoir anesthésique sur la parole.

Sa mixture réalisée, elle réveilla l'animal de nuit qui s'était endormi en rond à ses côtés. « Voilà, lui dit-elle, il y en a assez pour paralyser la langue de n'importe quel prophète de malheur encore en activité. Fais attention de bien contenir la poudre dans une feuille d'érable roulée sur elle-même ; quiconque en reçoit ne fût-ce qu'une pincée devient muet à l'instant. Tu te dissimuleras dans un arbre au plus près du grand coude du ruisseau ; et là, tu profiteras du ralentissement du courant pour souffler sur la feuille et disperser la poudre sur toute la surface de la flaque. Et l'on n'entendra plus parler d'elle. Ne perds pas un instant pour arriver au coude avant elle. »

Ainsi fut fait. Si ce n'est que, quand il voulut souffler, l'animal de nuit inspira si profondément que, par un effet rétroactif inattendu, la poudre se répandit dans ses poumons. Même la forte toux qui s'ensuivit n'émit pas le moindre son.

À peine passé le coude du ruisseau, la flaque, ignorant ce qui se tramait dans son dos, vit un saumon plonger au beau milieu d'elle-même.

Elle n'en crut pas ses yeux : cet animal était bel et bien en train de remonter la rivière.

« Qui êtes-vous, que faites-vous, d'où venez-vous, où allez-vous ? lui demanda-t-elle d'une traite.

— Je remonte jusqu'à ma source; j'espère avoir suffisamment de force pour arriver à bon port. »

La flaque vit en lui un allié à sa cause: «Vous ne pourriez pas demander au ruisseau d'inverser son courant, comme cela vous n'auriez pas à faire tant d'efforts pour retrouver votre source, vous n'auriez qu'à vous laisser porter par les flots.»

Mais le saumon était déjà parti; il n'avait même pas pris la peine d'écouter la flaque jusqu'au bout.

La flaque était désespérée. Son projet d'inversion lui semblait si clair, si généreux, si visionnaire; c'était la solution à tous les maux. Elle ne parvenait pas à comprendre qu'on puisse y être si indifférent.

Cet épisode ne constitua pourtant qu'une petite contrariété. Les doutes profonds n'étaient pas dans sa nature. « Je dois développer un discours fort et m'adresser à des êtres en mesure d'apprécier la justesse de mes ambitions. Ainsi, vais-je attendre que ce ruisseau mûrisse, qu'il devienne rivière ou même fleuve avant de le convaincre de faire demi-tour. Dans son état actuel, il est encore trop instable, il va de droite, de gauche, il pourrait me faire faux bond à tout moment. »

À cet instant précis de ses réflexions, la flaque tomba dans un trou. Un trou immense. Elle sentit que de puissantes vapeurs la décollaient du ruisseau comme un timbre-poste pourrait l'être de son enveloppe. Le pire était à venir car, inexorablement, elle se dispersait en fines gouttelettes. «Rester concentrée, se répétait-elle. Ne pas se dissoudre dans la brume. Surtout, rester concentrée.» Elle perdit connaissance.

Au fond du trou, de grands tuyaux de cuivre récoltaient les eaux les plus profondes. Un système hydraulique savam-

ment élaboré aspira la flaque jusqu'à la dernière goutte puis la ramena, toujours inconsciente, jusqu'à la surface. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle était étendue sur une dalle de marbre blanc chauffée par le soleil.

Séparé de la forêt par un haut mur, un jardin antique s'offrait à elle. Il abritait de gracieuses statues veinées de bleu qui semblaient converser entre elles depuis des siècles à l'ombre de glycines, de jasmins, de clématites et de chèvrefeuilles dont les formes envoûtantes auraient plongé dans d'infinies rêveries le plus distant des promeneurs.

Au centre du jardin, des fontaines en forme de têtes monumentales émergeaient de pièces d'eau. La flaque se laissa glisser dans le plus vaste des bassins et approcha une fontaine au visage mystérieux dont les yeux noirs faisaient jaillir deux jets d'eau fluides et veloutés. Comme par enchantement, une douce force entraîna la flaque à l'intérieur même de la tête. C'était la tête de Psyché.

« Bonjour flaque, dit Psyché, que cherches-tu au fond de toi-même ?

— Je ne suis pas au fond de moi, mais de toi.

— C'est la même chose. »

Ravie de cette réponse, la flaque se mit à réfléchir le moindre détail niché à l'intérieur de sa nouvelle amie. Elle y découvrit, gravé dans la pierre, le dessin d'un labyrinthe avec en son centre une flèche à double sens. À peine avait-elle eu le temps de l'apercevoir qu'elle sortit par un œil de Psyché. Aussitôt, elle rentra dans sa bouche délicatement ouverte, passant sa journée à aller et venir, contemplant la flèche, sortant alternativement par un œil puis par l'autre.

« Je ne me suis jamais sentie aussi bien, dit la flaque.

— Bienvenue dans le *Jardin des mythes*, susurra Psyché à l'oreille de la flaque.

— Je vous envie, dit la flaque, on dirait que chez vous les problèmes insolubles deviennent des jeux. J'aimerais tellement, moi aussi, inventer un jeu qui inverse le cours des choses. J'aimerais tellement devenir un mythe.

— Tu veux dire “le mythe de la Flaque” ; ça sonne bien. Il n'y a rien de plus facile: fais remonter à la surface l'histoire qui est la plus enfouie au fond de toi-même ; celle que tu connais par cœur sans jamais l'avoir entendue.»

La flaque n'eut pas à attendre longtemps. À peine avait-elle dérivé au milieu du bassin qu'une histoire vint à elle:

« Dans la grande ville, au cœur de l'agora, un homme raconte une histoire. Toujours la même. Mais il la raconte si bien que tous ceux qui la suivent pour la centième fois ont l'impression de la découvrir. L'homme a la voix bien posée, il ne fait pratiquement pas de gestes. C'est comme si l'histoire coulait de source. Chacun est admiratif de son art. Et pourtant, dès qu'il a fini de raconter, l'homme sent une petite flaque de transpiration à ses pieds. C'est que, même s'il parvient à parfaitement le dissimuler, cette histoire lui coûte énormément d'efforts.

Avec beaucoup d'habileté, l'homme finit toujours à cacher sa flaque de transpiration sous les longs plis de sa toge. Il aimerait que l'on ne voie en lui qu'un pur artiste descendant directement de l'Olympe des poètes.

Mais sa flaque le suit partout, comme un petit chien bâtard en mal d'affection. Impossible de la perdre quelque part, elle revient toujours au pied de l'homme.

Pour en finir une bonne fois, l'homme met à exécution un plan infaillible. Il va voir la Gorgone. Celle-là même qui peut, selon son bon vouloir, transformer les êtres en pierre. "Chère Gorgone, si tu aimes l'histoire que je vais te confier, est-ce que tu pourrais transformer en pierre une flaque inopportune qui me gâche l'existence?" L'homme met tant d'éloquence pour raconter son histoire qu'une flaque, la plus grande qu'il ait jamais connue, se répand à ses pieds.

"Bravo, dit la Gorgone, ton histoire n'a besoin d'aucun artifice. Neutralisons cette flaque intempestive." Et, d'un coup, la flaque devient pierre.

L'homme se sent libéré. Il reprend sa place habituelle au cœur de l'agora. Pendant qu'il raconte son histoire, il est tenaillé par l'angoisse d'oublier des éléments importants. Le public s'en va en soupirant. "Ah non ? pas encore cette histoire, on l'a déjà entendue mille fois." Et la mésaventure se répète chaque jour. L'homme comprend que la flaque était indispensable à son art. Il va retrouver la Gorgone: "Gorgone, si je te raconte une histoire que tu aimes bien, est-ce que, dans ta toute-puissance, tu pourrais retransformer cette pierre en flaque ?

— On va voir", dit la Gorgone.

L'homme récite son histoire. "Ah non ? pas encore celle-là, je la connais déjà."

L'homme est désespéré. S'il veut espérer raconter son histoire avec le succès d'autrefois, il ne lui reste qu'une solution:

rouler la grande pierre ronde jusqu'à l'agora et se jucher dessus comme si c'était une estrade.

Déplacer la pierre lui demande un tel effort qu'arrivé à destination, l'homme tombe raide mort.

Depuis lors, la pierre n'a plus quitté le cœur de l'agora. Et ceux qui savent que, dans leur pauvre vie, ils n'auront jamais qu'une seule histoire à raconter, viennent la dire du mieux qu'ils peuvent, debout sur cette pierre. »

« Pas mal, dit Psyché, à qui la flaque venait de livrer son histoire. On peut y voir l'embryon d'un mythe. Tu ne dis rien de l'histoire gravée, c'est un bon point. L'homme porte une toge, ça fait de lui une figure bien antique. Tu ne t'es pas perdue dans les poils de sa barbe ; ça prouve ton bon goût. Je te propose d'aller la raconter à Janus, tu ne peux pas le rater, sa statue à double tête est juste de l'autre côté du bassin. Lui sera plus à même que moi à peser le pour et le contre de ta proposition. »

Après avoir salué Psyché, la flaque traversa lentement la pièce d'eau.

Soudain, elle fut interpellée par une silhouette qui gesticulait sur les hauts murs du jardin.

Elle reconnut l'animal de nuit. Sa gueule était grande ouverte, mais aucune plainte n'en sortait. On aurait dit qu'il dansait, agitant bras et jambes pour l'encourager dans son périple.

« Merci de ton soutien, lui lança la flaque. La route est longue, mais je tiendrai ma parole et nous nous reverrons dans un monde meilleur, c'est certain. »

En réalité, si l'animal de nuit donnait l'impression de se trémousser, c'est parce que le haut du mur — réputé infranchissable — était hérissé de tessons de verre si effilés qu'ils lui transperçaient la plante des pieds. Le pauvre était prisonnier du mur. Physiquement, mais aussi mentalement. Non seulement il n'avait pas réussi à réduire la flaque au silence, mais en plus, sa maladresse l'empêchait désormais de lancer l'appel quotidien du soir et donc de tenir le moindre rôle dans son milieu naturel. Son désarroi était amplifié par le spectacle qui s'offrait à lui: le *Jardin des mythes*, avec ses dieux et ses déesses. Jamais il n'avait vu quelque chose de semblable. C'était comme s'il découvrait l'existence d'un monde d'une puissance comparable à celle de la forêt. Un monde inimaginable qu'il voyait comme l'exact opposé du sien.

La flaque poursuivit vaillamment sa traversée du bassin.

« Bonjour Janus, dit-elle à l'approche de la fontaine à double tête qui lui était dédiée. Avant de partir à la rencontre de mon destin, je viens soumettre une histoire mythique à ton jugement.

— Pas question, lui répondit Janus, tu n'as rien à faire ici. Dans ces bassins ne coulent que des eaux claires. Et toi, tu es une eau usée ? »

La flaque n'en revenait pas. Chez elle, la question de la pureté ou de la crasse était tellement anecdotique ; à ses yeux, seule comptait la mission qu'elle s'était imposée en toute conscience.

« Pas de problème, dit fièrement la flaque, je peux me passer de toi. De toute façon, je me sens d'attaque ? »

Le mot « attaque » résonna à l'intérieur de Janus qui n'avait pas attendu la réaction de la flaque pour, d'une tête, l'extraire du bassin, et de l'autre, la rejeter dans un cloaque aux allures de tourbière puante.

La flaque parvint à s'en dégager et à rejoindre un marécage infesté de moustiques qui y régnaient en maîtres.

« Eh, les gars, vous ne pourriez pas m'indiquer le ruisseau ou la rivière la plus proche ? »

Elle ignorait qu'il fallait s'adresser bien plus respectueusement aux moustiques. Après tout, ce sont eux la véritable conscience universelle. Leur présence se ressent dans le moindre recoin de la terre ; leur système de communication atteint une telle perfection que le monde leur paraît un village qu'ils administrent à leur guise.

Les moustiques ne prirent pas la peine de répondre.

« Ohé, les gars... »

Un moustique se posa sur elle. « Zzais-tu que z'est trèz'inzzolent de zzadrezzer à nouz'ainzzi ? »

— Excusez-moi, je ne connais pas encore tous les codes en vigueur dans votre élégant cloaque, mais d'un autre côté, dit la flaque qui commençait à en avoir assez de recevoir des remarques désobligeantes, j'aimerais bien que vous m'écoutez.

— ZZa zzuffit, dirent les moustiques d'une seule voix, dégazze, grozzier perzzonnazze ? »

Grâce à leur trompe multifonctionnelle, ils découpèrent la flaque en une myriade de gouttelettes qu'ils transportèrent au-dessus de la mer pour les larguer sans autre forme de procès.

La flaque trouva pourtant la force de se reconstituer en haute mer.

Elle dériva dans le grand inconnu. D'autres qu'elle auraient vu leur volonté s'étioler.

« Ce n'est qu'une mauvaise passe ? » se dit la flaque sous la voûte étoilée.

Le lendemain matin, un navire océanographique qui planifiait des prélèvements au grand large repéra un petit point bleu clair inhabituellement blotti au fond d'une vague menaçante.

Bravant le danger, des scientifiques parvinrent à s'en approcher et, intrigués par un tel écart de teinte avec le reste de la mer, ils décidèrent de la saisie à bord de cet élément.

Dès qu'elle fut placée dans une fiole graduée, notre flaque — car il s'agissait bien sûr d'elle — sentit que le vent tournait en sa faveur.

Avec précaution, elle fut transportée à l'Université où elle subit de nombreux examens au cours desquels on découvrit avec surprise que « ce prélèvement marin ne cont[enait] pas la moindre particule salée » ?

Il fut décidé de procéder à une étude plus approfondie des multiples propriétés de cette flaque. Un chercheur constata avec stupéfaction qu'elle pouvait atteindre un tel degré de concentration que, même versée dans une passoire, pas une seule goutte ne s'en échappait. La flaque s'y sentait comme dans un vase. Sa détermination était sans faille.

On en était toujours à comptabiliser le nombre d'heures durant lesquelles la flaque pouvait rester dans cette position lorsqu'une alarme retentit.

Un chien enragé venait de faire irruption au sein des bâtiments. Toutes les personnes présentes dans les laboratoires devaient rejoindre les caves pour s'y mettre à l'abri en attendant l'intervention de la fourrière.

Ce chien enragé était en réalité un animal de nuit. Un animal de nuit à la recherche d'une flaque. Qu'il ne tarda pas à trouver dans une passoire, au beau milieu d'une table d'observation.

L'animal de nuit bondit sur la table et renifla la flaque. Dans ses yeux, devenus des kaléidoscopes, s'entrechoquaient différentes gammes d'émotion: la rage, la peur, la curiosité, le désir intense...

Puis, très délicatement, mais sans jamais relever la tête, l'animal se mit à laper la flaque d'eau douce. Celle-ci aurait pu s'échapper en se laissant couler à travers la passoire, mais, comme si elle avait été hypnotisée par les yeux envoûtants de l'animal de nuit, elle se donna à lui.

Quand les hommes de la fourrière, qui s'étaient approchés silencieusement de la table, déployèrent leur filet, il ne restait plus qu'une seule goutte de la flaque gisant au fond de la passoire. Car, comme averti du danger par un sixième sens, l'animal de nuit avait esquivé la charge en fracassant une grande fenêtre pour disparaître dans la nature.

L'alerte fut levée au sein de l'Université. « Le chien enragé », comme tout le monde l'appelait, avait déguerpi.

Un menuisier fut aussitôt invité à réparer la fenêtre. Son jeune fils, qui, comme tous les mercredis après-midi, accompagnait son père dans sa tournée, détecta immédiatement l'odeur de l'animal de nuit qui avait imprégné la pièce.

Contrairement aux autres, il connaissait bien la nature profonde de cette bête à poils hirsutes : c'était elle qui, chaque soir, par ses yeux inquiétants, apportait les cauchemars de la nuit. Ces cauchemars où l'on tombe dans des trous immenses s'ouvrant sur des mondes détruits, où des heures durant on se retourne dans son lit à la recherche d'une position qui nous permette de retrouver son chemin au cœur de marais asséchés ou de forêts rongées par des fourmis géantes, une tronçonneuse dans chaque patte ; et lorsqu'on veut se réfugier dans un jardin, on s'y fait dévorer par d'immenses statues aux sourires carnassiers.

Cet enfant sentit qu'il était temps de prendre les choses en main. Il s'empara de la passoire qu'il posa sur sa tête comme un casque de chevalier, noua en cape un morceau de rideau déchiré et prit comme poignard un montant fendu de la fenêtre. Il partit sur les traces de l'animal de nuit.

En deux enjambées, il était déjà dans la forêt.

Réveillée par tant de détermination, la goutte de flaque, qui était restée coincée dans un petit trou de la passoire, reprit ses esprits. « Bon, se dit-elle, j'en suis réduite à la portion congrue de moi-même. Malgré tout, j'ai toujours parfaitement conscience de mon état de flaque. Je suis en vie. C'est vrai, je n'ai pas réussi à faire en sorte que fleuves et rivières m'accompagnent dans mon projet, mais grâce à cet enfant, je remonte jusqu'à ma source. »

Comme il ne trouvait pas d'animal de nuit dans la forêt, l'enfant fit un bond pour rejoindre le marais des hauts plateaux devenu complètement asséché.

LE VOYAGE DE LA FLAQUE

L'animal de nuit était là, endormi en rond dans un trou, épuisé par ses multiples blessures.

L'enfant profita de son assoupissement pour lui donner un grand coup sur la tête avec son casque, lui plonger son poignard dans le cœur et le recouvrir de sa cape pour ne plus jamais le voir. Puis il courut en chantonnant jusqu'à son père.

Malgré ses plaies, l'animal de nuit n'était pas mort. Comment un petit couteau de bois aurait-il pu le faire disparaître, comment même une ridicule passoire aurait-elle pu l'étourdir ?

Et pourtant, lorsque l'enfant avait frappé la tête de l'animal de nuit, la petite goutte de flaque s'était détachée de la passoire pour atterrir au coin de l'œil de la bête. Comme une larme. Une larme d'eau douce qui coule, envers et contre tout, bien résolue à poursuivre son voyage dans un monde de plus en plus sec.

